

❖ LE CERCLE FRANÇAIS ❖

SUPPLEMENT MENSUEL.

NOTRE FOI ET NOTRE LANGUE.

VOL. IV.

BOURBONNAIS, ILL. DECEMBRE, 1890.

No 4.

NOUVELLE ANNEE.



Que de fêtes touchantes vont bientôt réjouir les cœurs fêtes religieuses, fêtes de familles!

Noël nous apparaît comme un rêve du ciel. Les hauteurs célestes s'abaissent et le Verbe fait chair nous sourit de la crèche qui fut son berceau. Cette solennité ramène les pompes de la *Messe de Minuit*, les vieux chants de la nuit mystérieuse, ces noëls tout empreints de la piété et la naïveté de nos pères.

Et le premier de l'an, quel beau jour pour les familles! C'est l'ère des souhaits et des étrennes, l'heure d'intimes réunions sous le toit paternel. Qui, en saluant cette nouvelle aurore, ne se sent encore enfant? Une bagatelle vaut un trésor. Tous les déplaisirs se fondent dans un baiser. On est tout à la joie du moment tout à l'espérance, tout à l'avenir!



Avant peu, le cours du temps nous aura ramenés à ce jour qui marque une date dans notre vie. Ce sera pour chacun de nous comme une halte sur le chemin qui conduit à l'éternité. Un instant nous oublierons la poussière de la route et l'ardeur du soleil. Nous nous reposerons à l'ombre des ailes maternelles; nous boirons à la source des plus pures délices et, fortifiés par les bénédictions d'un père, nous reprendrons notre route, remplis d'espoir et de courage.

Conservons précieusement ces traditions qui doivent nous être doublement sacrées. Elles seront pour nous

un point d'appui au temps des défaillances, car elles s'inspirent des deux plus grandes forces sociales: la famille et la religion. Combien ont été arrêtés sur le bord de l'abîme par le seul souvenir de ces joies sans mélange éprouvées à ces époques solennelles au coin du foyer ou au pied des autels! Que rien ne vous efface de notre mémoire, o douces souvenirs de nos plus beaux jours, et soyez pour nous, à l'heure sombre des découragements, ce qu'est pour le voyageur l'étoile au milieu de la nuit!

J. V.

ADIEU.



Par un riant matin, je me promenais seul.
Mon âme, abandonnée à la mélancolie,
Me présentait partout l'image d'un cercueil:
Je me sentais mourant, fatigué de la vie.

De l'aurore, naissante au coin de l'horizon,
J'aperçois tout-à-coup la brillante couronne,
Et bientôt sa lumière, inondant le vallon,
Parait de diamants l'éclatante anémone.

Un chant pieux et doux, résonnant au saint lieu,
Venait en ondulant caresser mon oreille;
Dans ses joyeux transports à l'honneur de son Dieu,
Philomèle chantait se bercant dans la treille.

Et malgré ces splendeurs, je pleurais à l'écart.
Tous ces charmes laissaient mon âme à la tristesse.
Je songeais, chers amis, au grand jour du départ....
Cette heure est enivrée: il faut que je vous laisse.

.....
Adieu, je pars pour ne plus revenir
Dans le grand monde, une voix me rappelle;
Mais qu'en partant, amis, le souvenir
Conserve encor notre amitié fidèle.

Quand le soleil s'incline à l'horizon,
Sous d'autres lieux, il resplendit encore;
Que ma mémoire en vos cœurs, ardent rayon,
Brille toujours comme l'éternelle aurore!

A. E. L.

L'ETUDE.



Jours de travail! seuls jours où j'ai vécu!
O trois fois chère solitude!
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude!
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter!

C'est ainsi que Musset, le poète des Nuits, épanche sa joie en revoyant les lieux, témoins de ses travaux. Les délices qu'il y goûta lui font oublier des plaisirs qui bien des fois ne laissent que le vide ou l'anémie dans son cœur. Ses aveux ne pourraient-ils pas tomber des lèvres de bien d'autres?

Ah! l'étude est la source de jouissances incomparables. Il faut les avoir goûter pour les comprendre. L'âme, qu'elle éclaire, se sent alors illuminée de lumières que ne peut donner la terre. Elle recouvre sa liberté et prend son vol vers les sphères du vrai, du bon, et du beau: elle vit, elle voit, elle comprend!

Quel triomphe pour l'intelligence qui soulève un coin du voile qui couvre tant de mystères. Quel bonheur quand elle produit une œuvre qui répond à son idéal! La mère n'éprouve pas plus de tendresse pour son enfant que l'écrivain pour le fruit de ses méditations: cette œuvre c'est le fils de sa pensée, l'être d'une mystérieuse et sublime création. L'homme se sent presque l'égal de Dieu.

Et les lieux où l'ange de l'inspiration daigne descendre ne sont-ils pas sacrés? C'est là que tel ouvrage a vu le jour; c'est là que l'esprit s'est entretenu si souvent avec un auteur chéri; c'est le sanctuaire où l'étude a évoqué tous les plus grands génies et rempli l'âme des plus pures délices. Qui ne s'y attacherait pas? Qui n'aimerait pas à y revenir s'il a pu le quitter. Tout s'y trouve: repos, contentement et souvent la fortune et la gloire.

Ce cabinet de travail n'est pas seulement un temple, c'est aussi un asile contre tant de dangers qui menacent la jeunesse. L'oisiveté ouvre la porte à toutes les tentations. Ce n'est pas celui que l'étude retient à sa chambre, qui ira se briser contre les écueils de l'ivrognerie et du deshonneur. Non! l'étude le protège comme une vigilante sentinelle et le conserve digne de lui-même, de sa famille et de la société.

Aimons donc l'étude, jeunes élèves: elle tient dans sa main la clef de tous les succès; faisons lui une part de tous nos loisirs. Aimons ces salles où elle nous

invite à rencontrer toutes les célébrités des siècles passés et, plus tard, quand nous serons emportés par le tourbillon du monde, ayons un petit coin pour étudier; qu'il soit paré de fleurs et de livres: et si nous sommes fidèles à l'y visiter nous y trouverons le délassement après les heures de travail et qui sait, peut-être un jour, les richesses, les honneurs, la renommée.

LUA.

CUEILLETES.

— Noël!
— Le jour de l'an!
— Pas encore de neige.
— Jos et Pitou promettent d'être des violonistes.
— Nous sommes heureux d'apprendre que P. Fortin est hors de danger.

— Les pantalons sont plus chauds que les culottes pour l'hiver, dit plus d'un minime de l'an dernier.

— La société St. Jean Baptiste prépare le *Médecin malgré lui* de Molière pour la veille de Noël. On jouera aussi l'opéra bouffon *Quand on Conspire*. Cette séance promet d'être très intéressante.

— On chantera la messe de minuit à la paroisse. Il y aura représentation des Bergers avec musique et chant.

— Rev. E. L. Rivard visitera son frère, le Docteur, à l'Assomption pendant les vacances de Noël. Le Dr. Laberge doit aller à Aurora, chez le Rev. J. Coté.

— B. LeRoux étudie actuellement à Paris au collège des Hautes études Commerciales. Il va nous revenir véritable parisien.

— Rev. Lactance Tremblay a passé une journée avec nous. Il est maintenant résident à la cathédrale de Salt Lake. Il s'est rendu à Chicago pour s'entendre avec les directeurs de l'exposition universelle à laquelle les Indiens de l'Utah veulent être représentés en 1893.

LE DEPART DE JACQUES-CARTIER.

Par un beau jour du mois de Mai, 1535, la petite ville de St. Malo était dans une sainte allégresse, car c'était le jour solennel de la Pentecôte, et ce jour-là, à la cathédrale, devait avoir lieu une touchante cérémonie.

La nature semblait elle aussi prendre part à la fête: les arbres exhalaient le parfum de leurs premières feuilles, les fleurs s'épanouissaient aux bords des

champs, le zéphire était plein de tendres caresses et les oiseaux modulaient leurs doux ramages.

Mais quel était ce tintement qui s'envolait dans l'air? c'était la cloche de l'église qui invitait les fidèles à se rendre à la messe. Tout le peuple sans distinction se dirigeait vers le lieu saint. La foule, en entrant, aperçut dans le sanctuaire une centaine d'hommes humblement prosternés et que l'on reconnaissait aisément pour des marins, priant dans le recueillement devant le Dieu qui fait le calme et la tempête.

Parmi ces hommes braves se trouvait Claude de Pontbriand, Garnier de Chambeaux, Philippe de Rougemont, ayant à leur tête Jacques-Cartier. La messe commença, l'orgue fit entendre sa délicieuse harmonie et l'église retentit les chants antiques. Au moment de la communion tous s'approchèrent de la sainte table. La messe finie, Cartier et ses compagnons s'agenouillèrent devant Mgr. Bohier qui les bénit solennellement et les plaça sous la protection de Dieu.

Le 19 Mai 1535, trois petits vaisseaux, la "Grande Hermine," la petite "Hermine et l'Emerillon," montés par des hommes intrépides, et commandés par un hardi capitaine, allaient quitter le port de St. Malo. Elles étaient bien frêles ces nefes aventurières, mais le maître des eaux et des vents veillait sur elles.

Quel ne devait pas être le courage de Jacques-Cartier! Ce n'était pas une petite tâche qu'il entreprenait. Il se confiait à l'océan qui a été la tombe de tant de navigateurs, il se séparait de ses parents et de ses amies, peut-être pour ne jamais les revoir; cependant rien ne pouvait ébranler cette âme forte.

Tout à coup le signal du départ est donné, il fallut partir. O moment solennel pour ceux qui partaient et ceux qui restaient! On versait des larmes, mais déjà la flotte cinglait vers l'ouest, ses voiles tendues au vent comme l'aile des blanches monettes. Adieu, ville natale! adieu frères et sœurs affectionnés! adieu pères et mères bien-aimés qui priez continuellement pour le retour des absents! Tels étaient les adieux que soupiraient bien des cœurs.

Longtemps les yeux ne virent que le ciel et l'eau; les vaisseaux furent séparés par de violentes tempêtes. Enfin les navires réunis remontèrent le St. Laurent! le Canada était découvert! Bientôt Cartier, suivi de ses compagnons, débarqua et se jetant à genoux ils embrassèrent la terre qu'ils avaient si longtemps désirée; puis, se relevant avec majesté et déployant l'étendard de la croix à côté de celui de la France, il offrit les premiers fruits de sa découverte à Dieu.

Voilà la première page de l'histoire du Canada. Elle n'est pas rougie de sang, mais rayonnante de foi et de patriotisme. Que d'autres feuillets glorieux allaient être ajoutés à une préface aussi belle et faire de notre histoire une véritable épopée.

LETTRE D'IRLANDE.

Je suis à Dublin depuis hier. Après une heureuse traversée sur le *City of Rome*, le plus grand *steamer* qui traverse l'Atlantique. Je suis débarqué à Queenstown, le 15 Avril. Il me tardait de fouler le sol de la verte Erin si fécond en héros et en martyrs.

Queenstown est Québec en miniature. Le port est considérable et peut abriter, dit-on, au besoin, tous les vaisseaux de guerre de la marine anglaise. Les maisons sont échelonnées sur les côtes qui s'élèvent à une grande hauteur. La cathédrale catholique, magnifique monument de style gothique, couronne l'éminence. De là, la vue embrasse un superbe horizon: de vertes campagnes, des collines gracieusement ondulées, le port avec ses îles flottantes et ses mâts nombreux, l'océan avec son immensité. Tout s'unit pour enchanter le regard.

J'ai voyagé de Queenstown à Cork en bateau sur la rivière Lee. Sur l'une de ses rives est la tour élevée en l'honneur de Father Mathew, le grand apôtre de la tempérance, et l'un de ces vrais réformateurs tels que sait en susciter l'Eglise catholique. Cork est la seconde ville de l'Irlande et contient quelques édifices remarquables, au nombre desquels sont la cathédrale, le Marché et le Queen's College. Je tenais à voir la tour qui renferme les cloches de Shandon chantées par Father Prout, le Rabelais de l'Irlande, et j'eus le plaisir d'entendre la douce musique. Cork est le centre où s'est fait le moins sentir l'influence protestante et l'on y voit des types de la race irlandaise conservés dans toute leur pureté.

Les ruines du fameux château de Blarney ne sont qu'à six milles de Cork. Rien de plus agréable que de faire ce trajet en *jaunting car*, petite charrette dont les sièges sont de chaque côté et tout à fait propre au pays. La campagne est bien cultivée et offre les paysages les plus variés; seule la pauvre chaumière irlandaise—*Irish cot*—jette une ombre sur ce riant tableau. Sous prétexte de demander un verre de lait, j'ai pénétré dans un de ces asiles de la misère et de la pauvreté. Mes yeux se sont mouillés de larmes. Figurez-vous une petite bâtisse, dont les murs n'ont pas cinq pieds de haut, couverte de chaume; il faut s'incliner pour en franchir le seuil; pas d'autre plancher que la terre nue; la lumière n'entre que par une seule ouverture formée par quatre petits carreaux; dans un coin, sur le sol, flambe un feu dont la fumée s'échappe avec peine par l'unique cheminée; un lit et une table forme tout l'ameublement; la vaisselle et quelques ustensiles de cuisine gisent ça et là. Une femme en haillons et pieds nus me reçoit et s'excuse de ne pouvoir m'accor-

der ce que je demande. Ah! quand on voit ces masures, ces petits champs dont les produits ne paieront que difficilement la rente exigée, ces femmes et ces enfants à demi vêtus, on s'appitoie sur une race qui a promené ses malheurs dans tous les pays du globe et l'on se sent prêt à maudire les persécuteurs, qui lui ont tout enlevé, si ce n'est sa foi.

* *

Le château de Blarney, tant de fois chanté par les poètes, est situé sur les bords de la rivière Martin et fut construit par les McCarthys, princes de Desmond, vers l'an 1446. On prétend qu'une de ces pierres avait le don de rendre éloquent et flatteurs ceux qui la baisaient. C'est pourquoi l'on dit en Irlande de quelqu'un qui sait flatter qu'il a baisé la "Blarney stone." Cette pierre est en haut de la tour et d'un accès très difficile. Pour pouvoir l'atteindre, il faut consentir à se laisser pendre par les pieds: c'est vous dire que je n'ai pas voulu tenter l'aventure, quoique j'eusse là une fameuse chance de devenir éloquent.

Les ruines de cette habitation féodale sont assez bien conservées et nous donnent une idée de ces constructions du Moyen-Age. Tours et créneaux, souterrains secrets, donjons et cachots où ne pénétrait aucune lumière; tous les souvenirs d'un autre âge sont là devant vous. Que n'est-il en notre pouvoir de faire revivre les terribles chatelains et les douces chatelaines pour nous dire les secrets que cachent ces pierres silencieuses!

Je quittai les ruines de Blarney et leurs épais embrages pour me rendre à Killarney. Cette localité possède les plus beaux sites de toute l'Irlande. Ce qui lui donne sa renommée ce sont surtout ses trois lacs encaissés dans les montagnes dont l'une a plus de 3,000 pieds de hauteur. Elle était encore couverte de neige. Les principaux points qui excitent l'intérêt du touriste sont le Gap Dunloe, étroit passage entre deux pics escarpés, les cascades étincelantes de Tore et de Sullivan; la chaîne dentelée des montagnes qui semblent être les bleus piliers du ciel, les îles innombrables qui parsèment comme d'autant de brillantes émeraudes la nappe limpide des trois lacs. Il y a une ressemblance frappante entre ceux-ci et notre lac Memphremagog qui dort au milieu de ses cimes verdoyantes. Mais les ruines ajoutent ici une couleur poétique dont manquent nos sites les plus justement célèbres. J'ai visité avec intérêt les ruines de l'abbaye de Muckross, fondée en 1440 pour servir de sépulture aux O'Sullivan et aux O'Donoghue et celles d'Innisfallen fondée en l'an 600 par Saint Finian et que Moore a chantée:

"Sweet Innisfallen, fare thee well," etc.

M**

(à continuer.)